



Revue de presse culturelle d'Antoine Guillot | 12-13



par Antoine Guillot Le site de l'émission
du lundi au vendredi de 21h20 à 21h25

Hamlet, jugé et préfacé

15.10.2012 - 21:20

“La cour d’assises est souvent comparée à un théâtre judiciaire, observe Luc Leroux dans Le Monde. A Marseille, lors du festival actOral 12, la performance de Roger Bernat et Yan Duyvendak consistant à faire juger Hamlet par de « vraies » gens de justice en prouve la pertinence, estime-t-il. Les spectateurs sont conviés dans le prétoire – en l’occurrence la salle d’audience du tribunal de commerce –, conduits à leur place par Roger Guedj, appariteur au tribunal correctionnel.

A partir d’une histoire vraie, un meurtre commis à Marseille dont les metteurs en scène n’ont conservé que le contexte social d’un quartier dégradé, trois acteurs vêtus d’un tee-shirt jaune canari, et des professionnels de la justice, magistrats, avocat en robe noire, médecin légiste, expert psychiatre se livrent avec enthousiasme à un exercice de théâtre documentaire. Pour interpréter « Please, Continue (Hamlet) », ils n’ont pas répété. Tous ont travaillé leur rôle à partir d’un dossier d’instruction : rappel des faits, dépositions de l’accusé, de sa mère, de la fille de la victime, d’expertises médico-légales et d’un certificat de dératissage de l’immeuble où le meurtre a été commis.

Car, à la barre, Hamlet, joué par Thierry Raynaud, soutient qu’en donnant un coup de poignard dans le rideau d’une penderie dans la chambre de sa mère il pensait tuer un rat, et non pas Polonius, le père d’Ophélie. Sylvie Canovas – chef du parquet mineurs au tribunal de grande instance de Marseille –, Sylvie Rébé-Turbeaux – présidente d’une chambre civile – et Denis Fayolle – avocat – prêtent le naturel, parfois l’humour, de l’exercice quotidien de leur profession à ce condensé d’un procès criminel en 2h40. Ils font partager au public la difficulté de juger, la nécessité de peser chaque preuve et leur culture du doute.

Hamlet n’a lui qu’un objectif : être acquitté et tous les moyens sont bons ; sa mère Gertrude s’y emploie, empêtrée dans ses déclarations contradictoires, tandis qu’Ophélie recherche une condamnation la plus forte possible. Les metteurs en scène peaufinent, à chaque représentation, ce doux dosage qui désoriente le spectateur ballotté entre réalité et fiction, entre Shakespeare et meurtre sur fond de misère sociale.

Les jurés sont des spectateurs tirés au sort. Guillaume a ainsi voté l’acquittement d’Hamlet, « un homme qui voit des spectres et ne peut donc qu’être irresponsable », quand d’autres jugent un coup de poignard en plein cœur pour lequel l’avocate générale a requis quinze ans de réclusion criminelle. Ce soir-là, Hamlet a été condamné à cinq ans de prisons. Précédemment, il a été acquitté à quatre reprises et a subi sept condamnations à une peine allant de deux à dix ans ferme.”

Hamlet toujours et encore d'actualité, puisque le chef-d'œuvre de Shakespeare bénéficie d'une nouvelle édition. "Des Editions Albin Michel nous parvient un ouvrage, note Etienne de Montety dans son billet du *Figaro Littéraire*, une nouveauté vieille de quatre cents ans et des poussières : Hamlet. Ça change d'Amélie Nothomb et de Christian Signol, se réjouit-il. Sur la bande entourant l'ouvrage, l'éditeur précise que la traduction et la présentation sont de Daniel Mesguich. Pourquoi pas : ce metteur en scène réputé a déjà monté Hamlet.

On ouvre le livre, poursuit notre confrère en Disputes littéraires. Il est largement colonisé par la prose mesguichienne : « Hamlet, c'est l'histoire d'un prince du Moyen Âge, au Danemark. » Jusque-là, on suit.

Allons plus avant. « Quant à moi, je reviens toujours à Hamlet, dit Mesguich. Ou c'est que, toujours, Hamlet me revient ; que, du moins, il m'en revient toujours quelque chose, puisqu'à chaque lecture, en effet, je lui prête, j'investis ; il me revient donc, et, cela à peine dit, déjà le voici revenant, spectre, oui, sur mes propres remparts. Et s'il revient à moi, c'est aussi que, par lui, à travers lui, je reviens à moi, comme après dix ans qui auraient été d'évanouissement. » Quel talent, admire Montety.

Shakespeare, plus laconique que Mesguich, a résumé admirablement ce genre de glose : « Words, words, words », phrase qu'il n'avait pas jugé bon de commenter. Mesguich, lui, ne s'en prive pas, naturellement : les mots sont des épées, assure-t-il : « Essayez de prononcer rapidement "words, words, words", vous entendrez vite que vous êtes en train de dire "sword, sword, sword". » So what ?, s'interroge notre critique angliciste.

On arrive au terme de sa longue présentation exténué, éreinté, à peine en état de lire la pièce de Shakespeare. D'ailleurs, est-il toujours là ? Mesguich nous ferait douter. Être ou ne pas être. A la fin de ce Hamlet, l'éditeur a glissé une page « du même auteur ». Mais au lieu d'y trouver Macbeth, Le Roi Lear et tant d'autres chefs-d'œuvre, on tombe sur la bibliographie de l'inévitable Mesguich. Un de ses livres a pour titre L'Eternel éphémère. Bon titre, ça. « Eternel », « Ephémère », entre Shakespeare et Mesguich, ça ressemble à une distribution des rôles", conclut avec esprit, et un rien de cruauté, le directeur du Figaro Littéraire.